

MADAME DE LAFAYETTE

BAC
2020

La Princesse de Clèves

PARCOURS : INDIVIDU, MORALE ET SOCIÉTÉ > 1678



DOSSIER PAR GENEVIÈVE WINTER

folio⁺
LYCÉE

MADAME DE LAFAYETTE

La Princesse de Clèves

DOSSIER DE
GENEVIÈVE WINTER

folio⁺
LYCÉE

Geneviève Winter est agrégée de lettres classiques.

© Éditions Gallimard, 2019, pour le dossier.

Couverture : *La Princesse de Clèves*.

Illustration de Monsieur Christian Lacroix.

Sommaire

Pourquoi lire <i>La Princesse de Clèves</i> au XXI^e siècle ?	7
<i>La Princesse de Clèves</i>	9
Première partie	13
Analyse, texte 1 : L'arrivée à la Cour	22
Analyse, texte 2 : Une agitation sans désordre	30
Deuxième partie	61
Troisième partie	99
Commentaire, texte 3 : L'aveu de la princesse	116
Quatrième partie	143

Dossier

1. HISTOIRE LITTÉRAIRE — PRÉCIOSITÉ ET PESSIMISME	182
1. La préciosité : dire l'amour sans le vivre	183
1. <i>Une réaction aristocratique</i>	183
2. <i>Un art de vivre, d'écrire et d'aimer</i>	184
3. <i>Divertissements mondains et romans précieux</i>	185
4. <i>L'influence littéraire de la préciosité</i>	186
2. Honnêteté, morale et politique : le tournant pessimiste	187
1. <i>L'ombre de Port-Royal</i>	187
2. <i>Condamnation des passions et pessimisme moral</i>	189
2. MADAME DE LAFAYETTE ET SON TEMPS	190
3. PRÉSENTATION DE LA PRINCESSE DE CLÈVES	194
1. L'invention d'une forme	194
1. <i>La métamorphose des genres mondains</i>	194
2. <i>Le premier roman moderne</i>	194

2. La composition de l'œuvre	196
1. <i>Un contenu narratif resserré</i>	196
2. <i>Histoire et fiction</i>	198
3. Préciosité amoureuse et pessimisme augustinien	200
1. <i>Le climat du roman précieux</i>	200
2. <i>Les rouages de la sociabilité précieuse</i>	201
4. Société du paraître, morale de l'honnêteté	201
1. <i>Les formes du débat</i>	201
2. <i>Valeurs morales, valeurs mondaines</i>	203
3. <i>Une vision pessimiste du monde</i>	204
4. LES MOTS IMPORTANTS DE LA PRINCESSE DE CLÈVES	207
La Cour / la retraite	207
1. <i>Le sens et la nuance</i>	207
2. <i>En arrière-plan</i>	207
3. <i>Les mots en contexte</i>	208
Galanterie / vertu	209
1. <i>Le sens et la nuance</i>	209
2. <i>En arrière-plan</i>	209
3. <i>Les mots en contexte</i>	210
Passion / raison	211
1. <i>Le sens et la nuance</i>	211
2. <i>En arrière-plan</i>	211
3. <i>Les mots en contexte</i>	212
5. DISSERTATION	213
6. LA GRAMMAIRE	220
1. Les propositions subordonnées conjonctives circonstancielles	220
1. <i>Construire la connaissance grammaticale</i>	220
2. <i>La grammaire pour lire</i>	221
3. <i>La grammaire pour écrire</i>	222
2. L'interrogation	222
1. <i>Construire la connaissance grammaticale</i>	222
2. <i>La grammaire pour lire</i>	224
3. <i>La grammaire pour écrire</i>	224

3. La négation	225
1. Construire la connaissance grammaticale	225
2. La grammaire pour lire	227
3. La grammaire pour écrire	227
7. GROUPEMENT DE TEXTES : INDIVIDU, MORALE ET SOCIÉTÉ	228
• Joseph Bédier <i>Le Roman de Tristan et Iseut</i>	228
• Abbé Prévost <i>L'Histoire du chevalier Des Grieux et de Manon Lescaut</i>	230
• Honoré de Balzac <i>Le Lys dans la vallée</i>	232
• Louis Aragon <i>Aurélien</i>	234
8. EXERCICES D'APPROPRIATION	238
1. Le fond et la forme	238
2. Littérature et images	238
3. Écrits d'invention	239
4. Votre lecture personnelle de l'œuvre	239
5. Lectures cursives	239

Pourquoi lire *La Princesse de Clèves* au XXI^e siècle ?

Peut-on lire La Princesse de Clèves aujourd'hui en oubliant qu'un mythe s'est créé autour de ce récit ? Sans doute pas. Pour des générations de lecteurs, les tourments intérieurs de ses personnages — passion amoureuse, aliénation, jalousie, espoir, remords, trahison — ont fondé un modèle indépassable, celui du « roman » dit « d'analyse », capable de confronter le moi d'un héros à un monde hostile ou aliénant.

Or nous ne découvrons pas la même histoire que les premiers lecteurs de ce récit car, près de trois siècles plus tard, tout nous sépare d'eux : le roman est aujourd'hui le genre littéraire dominant. Nos contemporains aiment y retrouver les émois de la passion amoureuse qu'ils espèrent vivre une ou plusieurs fois dans leur vie : ils s'identifieraient volontiers à l'héroïne éponyme de La Princesse de Clèves. Au contraire, dans la société lettrée de 1678, le roman est un genre mineur qu'on laisse le soin aux femmes de cultiver et de lire. Par ailleurs, on préfère parler élégamment d'amour dans les salons plutôt que de vivre la réalité de la passion amoureuse. Et les femmes du monde ne signent jamais leurs œuvres : des hommes lettrés s'en chargent à leur place.

Aimerez-vous dans cette histoire ce qui a séduit ses premiers lecteurs ? Un roman historique, le tableau d'une société de Cour, traversée par les intrigues qui divertissent un tout petit monde aristocratique ; un univers des apparences où tout se vivait sous le regard des autres, où le bonheur des individus comptait peu face aux codes sociaux et aux contraintes politiques, religieuses, morales et sociales qui pesaient sur tous.

Quand le texte est publié sans nom d'auteur dans un genre à la mode, les salons s'en emparent avec curiosité : on soupçonne une écriture de

femme, peut-être aidée par un lettré, des noms circulent. Alors on fabrique un débat, on invente une querelle autour d'un ressort de l'action qui semble invraisemblable: est-il possible qu'une femme mariée par convention et dévorée en secret par une passion brûlante pour un autre homme s'en aille avouer à son époux le mal qui la ronge pour échapper à l'adultère ? Malgré le succès, on n'imagine pas que les tourments de la princesse seront lus, entendus et maintes fois réécrits. C'est pourtant le cas. À vous de juger.

Les attentes du lecteur :

Comment comprenez-vous les termes « galanterie » et « magnificence » et leur association dans l'incipit du roman ?

Qu'évoque pour vous le mot « affaires » au début de l'œuvre : « L'amour y était toujours mêlé aux affaires et les affaires à l'amour » (p. 28) ?

La Princesse de Clèves

Le libraire au lecteur

Quelque approbation qu'ait eue cette Histoire dans les lectures qu'on en a faites, l'auteur n'a pu se résoudre à se déclarer ; il a craint que son nom ne diminuât le succès de son livre. Il sait par expérience que l'on condamne quelquefois les ouvrages sur la médiocre opinion qu'on a de l'auteur et il sait aussi que la réputation de l'auteur donne souvent du prix aux ouvrages. Il demeure donc dans l'obscurité où il est, pour laisser les jugements plus libres et plus équitables, et il se montrera néanmoins si cette Histoire est aussi agréable au public que je l'espère.

Première partie

La magnificence et la galanterie¹ n'ont jamais paru en France avec tant d'éclat que dans les dernières années du règne de Henri second². Ce prince était galant, bien fait et amoureux ; quoique sa passion pour Diane de Poitiers, duchesse de Valentinois³, eût commencé il y avait plus de vingt ans, elle n'en était pas moins violente, et il n'en donnait pas des témoignages moins éclatants. _5

Comme il réussissait admirablement dans tous les exercices du corps, il en faisait une de ses plus grandes occupations. C'était tous les jours des parties de chasse et de paume, des ballets, des courses de bagues⁴, ou de semblables divertissements ; les couleurs et les chiffres de Mme de Valentinois paraissaient partout, et elle paraissait elle-même avec tous les ajustements que pouvait avoir Mlle de la Marck, sa petite-fille, qui était alors à marier. _10

La présence de la Reine⁵ autorisait la sienne. Cette princesse était belle, quoiqu'elle eût passé la première jeunesse ; elle aimait la grandeur, la magnificence et les plaisirs. Le Roi l'avait épousée lorsqu'il était encore duc d'Orléans, et qu'il avait pour aîné le _15

1. Le terme de galanterie désigne d'abord les manières agréables d'être à la Cour, puis de faire la cour, et finit par renvoyer aux intrigues amoureuses, et enfin aux relations sexuelles volages ou adultérines. La galanterie annonce toujours un danger moral chez Madame de Lafayette, d'où l'équivocité subtile de cette première phrase.

2. Henri II (1519-1559), fils de François I^{er}, roi de France à partir de 1547.

3. Diane de Poitiers (1499-1566). Elle devient duchesse en 1548.

4. Jeu ancien consistant à enlever, muni d'une lance sur un cheval au galop, des anneaux suspendus à un poteau.

5. Catherine de Médicis (1519-1589), fille de l'Italien Laurent de Médicis le Magnifique, reine de France en 1533. Elle était réputée pour son esprit, son ambition et son sens politique. Elle devint régente à la mort de Henri II.

Dauphin, qui mourut à Tournon, prince que sa naissance et ses grandes qualités destinaient à remplir dignement la place du roi François premier, son père.

L'humeur ambitieuse de la Reine lui faisait trouver une grande douceur à régner ; il semblait qu'elle souffrît sans peine l'attachement du Roi pour la duchesse de Valentinois, et elle n'en témoignait aucune jalousie, mais elle avait une si profonde dissimulation qu'il était difficile de juger de ses sentiments, et la politique l'obligeait d'approcher cette duchesse de sa personne, afin d'en approcher aussi le Roi. Ce prince aimait le commerce des femmes, même de celles dont il n'était pas amoureux : il demeurait tous les jours chez la Reine à l'heure du cercle, où tout ce qu'il y avait de plus beau et de mieux fait, de l'un et de l'autre sexe, ne manquait pas de se trouver.

Jamais Cour n'a eu tant de belles personnes et d'hommes admirablement bien faits ; et il semblait que la nature eût pris plaisir à placer ce qu'elle donne de plus beau dans les plus grandes princesses et dans les plus grands princes. Mme Élisabeth de France¹, qui fut depuis reine d'Espagne, commençait à faire paraître un esprit surprenant et cette incomparable beauté qui lui a été si funeste. Marie Stuart², reine d'Écosse, qui venait d'épouser M. le Dauphin, et qu'on appelait la Reine Dauphine, était une personne parfaite pour l'esprit et pour le corps ; elle avait été élevée à la cour de France, elle en avait pris toute la politesse, et elle était née avec tant de dispositions pour toutes les belles choses que, malgré sa grande jeunesse, elle les aimait et s'y connaissait mieux que personne. La Reine, sa belle-mère, et Madame sœur du Roi, aimaient aussi les vers, la comédie et la musique. Le goût que le roi François premier avait eu pour la poésie et pour les lettres,

1. Élisabeth de France (1545-1568) ; fille de Henri II et Catherine de Médicis, elle épouse Philippe II, roi d'Espagne, en 1559 et devient reine sous le nom d'Isabelle. D'abord destinée à l'infant Don Carlos qu'elle aimait, elle dut épouser son père. Cet amour malheureux avait été rendu célèbre par le roman historique *Don Carlos* de Saint-Réal (1572), qui eut un grand succès et qui fut sans doute un modèle pour Madame de Lafayette.

2. Marie Stuart (1542-1587), fille de Jacques V d'Écosse, reine d'Écosse dès 1542. S'étant livrée aux Anglais en 1568, elle fut décapitée. En 1558, elle a épousé le dauphin François (futur François II, qui régna moins d'un an). De ce dernier, chétif et sans personnalité, Madame de Lafayette ne dit pas un mot.

régnaient encore en France ; et le Roi son fils, aimant les exercices du corps, tous les plaisirs étaient à la Cour ; mais ce qui rendait cette Cour belle et majestueuse, était le nombre infini de princes et de grands seigneurs d'un mérite extraordinaire. Ceux que je vais nommer étaient, en des manières différentes, l'ornement et l'admiration de leur siècle. _50

Le roi de Navarre¹ attirait le respect de tout le monde par la grandeur de son rang et par celle qui paraissait en sa personne. Il excellait dans la guerre, et le duc de Guise lui donnait une émulation² qui l'avait porté plusieurs fois à quitter sa place de général, pour aller combattre auprès de lui comme un simple soldat, dans les lieux les plus périlleux. Il est vrai aussi que ce duc avait donné des marques d'une valeur si admirable et avait eu de si heureux succès qu'il n'y avait point de grand capitaine qui ne dût le regarder avec envie. Sa valeur était soutenue de toutes les autres grandes qualités : il avait un esprit vaste et profond, une âme noble et élevée, et une égale capacité pour la guerre et pour les affaires. Le cardinal de Lorraine³, son frère, était né avec une ambition démesurée, avec un esprit vif et une éloquence admirable, et il avait acquis une science profonde, dont il se servait pour se rendre considérable en défendant la religion catholique qui commençait d'être attaquée. Le chevalier de Guise⁴, que l'on appela depuis le grand prieur, était un prince aimé de tout le monde, bien fait, plein d'esprit, plein d'adresse, et d'une valeur célèbre par toute l'Europe. Le prince de Condé⁵, dans un petit corps peu favorisé de la nature, avait une âme grande et hautaine, et un esprit qui le rendait aimable aux yeux même des plus belles femmes. Le duc de Nevers⁶, dont la vie était glorieuse par la guerre et par les grands emplois qu'il avait eus, quoique dans un âge un peu avancé, faisait _75

1. Antoine de Bourbon (1518-1562), roi de Navarre en 1555. Père du futur Henri IV.

2. François de Lorraine (1519-1565), duc de Guise. Héros de guerre de Henri II, il meurt assassiné. Sa veuve se remaria avec le duc de Nemours. Donner une émulation, c'est pousser quelqu'un à se surpasser.

3. Charles de Lorraine (1525-1574), frère puîné du duc de Guise, cardinal en 1547.

4. François de Lorraine (1534-1563), chevalier de Guise. Nommé grand-prieur en 1557, son mariage était en principe impossible.

5. Louis de Bourbon (1530-1569), prince de Condé. Blessé à la bataille de Jarnac, il fut assassiné après qu'il se fut rendu.

6. François de Clèves (1516- ?).

les délices de la Cour. Il avait trois fils parfaitement bien faits : le second, qu'on appelait le prince de Clèves¹, était digne de soutenir la gloire de son nom ; il était brave et magnifique, et il avait une prudence qui ne se trouve guère avec la jeunesse. Le vidame de Chartres², descendu de cette ancienne maison de Vendôme, dont les princes du sang n'ont point dédaigné de porter le nom, était également distingué dans la guerre et dans la galanterie. Il était beau, de bonne mine, vaillant, hardi, libéral ; toutes ces bonnes qualités étaient vives et éclatantes ; enfin, il était seul digne d'être comparé au duc de Nemours³, si quelqu'un lui eût pu être comparable. Mais ce prince était un chef-d'œuvre de la nature ; ce qu'il avait de moins admirable, c'était d'être l'homme du monde le mieux fait et le plus beau. Ce qui le mettait au-dessus des autres était une valeur incomparable, et un agrément dans son esprit, dans son visage et dans ses actions que l'on n'a jamais vu qu'à lui seul ; il avait un enjouement qui plaisait également aux hommes et aux femmes, une adresse extraordinaire dans tous ses exercices, une manière de s'habiller qui était toujours suivie de tout le monde, sans pouvoir être imitée, et enfin un air dans toute sa personne qui faisait qu'on ne pouvait regarder que lui dans tous les lieux où il paraissait. Il n'y avait aucune dame dans la Cour dont la gloire n'eût été flattée de le voir attaché à elle ; peu de celles à qui il s'était attaché, se pouvaient vanter de lui avoir résisté, et même plusieurs à qui il n'avait point témoigné de passion, n'avaient pas laissé d'en avoir pour lui. Il avait tant de douceur et tant de disposition à la galanterie qu'il ne pouvait refuser quelques soins à celles qui tâchaient de lui plaire : ainsi il avait plusieurs maîtresses, mais il était difficile de deviner celle qu'il aimait véritablement. Il allait souvent chez la Reine Dauphine ; la beauté de cette princesse, sa douceur, le soin qu'elle avait de plaire à tout le monde et l'estime

1. Jacques, marquis d'Isle, « prince de Clèves » (1544 ?-1564). On sait peu de chose sur lui ; le chroniqueur Brantôme dit de lui qu'il « avait en lui beaucoup de vertu ». Madame de Lafayette commence par choisir d'obscurs personnages historiques pour en faire les protagonistes de sa fiction.

2. François de Vendôme (1524-1562), vidame de Chartres. Un vidame est le représentant temporel d'un évêque, et commande ses troupes. Brantôme dit qu'à la Cour, il ne pouvait être comparé qu'au duc de Nemours. Sa femme était de la famille de la grand-mère de La Rochefoucauld.

3. Jacques de Savoie (1532-1585), duc de Nemours. Brantôme le dit « parangon de toute chevalerie ». Madame de Lafayette suit les élogieux témoignages du temps.

particulière qu'elle témoignait à ce prince, avaient souvent donné lieu de croire qu'il levait les yeux jusqu'à elle. MM. de Guise, dont elle était nièce, avaient beaucoup augmenté leur crédit et leur considération par son mariage ; leur ambition les faisait aspirer à s'égalier aux princes du sang et à partager le pouvoir du connétable de Montmorency¹. Le Roi se reposait sur lui de la plus grande partie du gouvernement des affaires et traitait le duc de Guise et le maréchal de Saint-André comme ses favoris ; mais ceux que la faveur ou les affaires approchaient de sa personne, ne s'y pouvaient maintenir qu'en se soumettant à la duchesse de Valentinois ; et, quoiqu'elle n'eût plus de jeunesse ni de beauté, elle le gouvernait avec un empire si absolu que l'on peut dire qu'elle était maîtresse de sa personne et de l'État.

Le Roi avait toujours aimé le Connétable, et sitôt qu'il avait commencé à régner, il l'avait rappelé de l'exil où le roi François premier l'avait envoyé. La Cour était partagée entre MM. de Guise et le Connétable, qui était soutenu des princes du sang. L'un et l'autre partis avaient toujours songé à gagner la duchesse de Valentinois. Le duc d'Aumale, frère du duc de Guise, avait épousé une de ses filles ; le Connétable aspirait à la même alliance. Il ne se contentait pas d'avoir marié son fils aîné avec Mme Diane, fille du Roi et d'une dame de Piémont, qui se fit religieuse aussitôt qu'elle fut accouchée. Ce mariage avait eu beaucoup d'obstacles, par les promesses que M. de Montmorency avait faites à Mlle de Piennes, une des filles d'honneur de la Reine ; et, bien que le Roi les eût surmontés avec une patience et une bonté extrêmes, ce connétable ne se trouvait pas encore assez appuyé s'il ne s'assurait de Mme de Valentinois, et s'il ne la séparait de MM. de Guise, dont la grandeur commençait à donner de l'inquiétude à cette duchesse. Elle avait retardé, autant qu'elle avait pu, le mariage du Dauphin avec la reine d'Écosse : la beauté et l'esprit capable et avancé de cette jeune reine, et l'élévation que ce mariage donnait à MM. de Guise, lui étaient insupportables. Elle haïssait particulièrement le cardinal

1. Anne, duc de Montmorency (1492-1567). Connétable de France, c'est-à-dire commandant suprême de l'armée royale. Mort à la bataille de Saint-Denis.

de Lorraine ; il lui avait parlé avec aigreur, et même avec mépris.
140_ Elle voyait qu'il prenait des liaisons avec la Reine ; de sorte que
le Connétable la trouva disposée à s'unir avec lui, et à entrer dans
son alliance par le mariage de Mlle de la Marck, sa petite-fille,
avec M. d'Anville, son second fils, qui succéda depuis à sa charge
145_ sous le règne de Charles IX. Le Connétable ne crut pas trouver
d'obstacles dans l'esprit de M. d'Anville pour un mariage, comme
il en avait trouvé dans l'esprit de M. de Montmorency ; mais,
quoique les raisons lui en fussent cachées, les difficultés n'en furent
guère moindres. M. d'Anville était éperdument amoureux de la
Reine Dauphine et, quelque peu d'espérance qu'il eût dans cette
150_ passion, il ne pouvait se résoudre à prendre un engagement qui
partagerait ses soins. Le maréchal de Saint-André était le seul dans
la Cour qui n'eût point pris de parti. Il était un des favoris, et sa
faveur ne tenait qu'à sa personne : le Roi l'avait aimé dès le temps
qu'il était dauphin ; et depuis, il l'avait fait maréchal de France,
155_ dans un âge où l'on n'a pas encore accoutumé de prétendre aux
moindres dignités. Sa faveur lui donnait un éclat qu'il soutenait
par son mérite et par l'agrément de sa personne, par une grande
délicatesse pour sa table et pour ses meubles et par la plus grande
magnificence qu'on eût jamais vue en un particulier. La libéralité
160_ du Roi fournissait à cette dépense ; ce prince allait jusqu'à la pro-
digalité pour ceux qu'il aimait ; il n'avait pas toutes les grandes
qualités, mais il en avait plusieurs, et surtout celle d'aimer la guerre
et de l'entendre ; aussi avait-il eu d'heureux succès, et, si on en
excepte la bataille de Saint-Quentin, son règne n'avait été qu'une
165_ suite de victoires. Il avait gagné en personne la bataille de Renty ;
le Piémont avait été conquis ; les Anglais avaient été chassés de
France, et l'empereur Charles-Quint avait vu finir sa bonne for-
tune devant la ville de Metz, qu'il avait assiégée inutilement avec
toutes les forces de l'Empire et de l'Espagne. Néanmoins, comme
170_ le malheur de Saint-Quentin avait diminué l'espérance de nos
conquêtes, et que, depuis, la fortune avait semblé se partager entre
les deux rois, ils se trouvèrent insensiblement disposés à la paix.

La duchesse douairière de Lorraine avait commencé à en faire
des propositions dans le temps du mariage de M. le Dauphin ; il

y avait toujours eu depuis quelque négociation secrète. Enfin, Cer- _ 175
camp, dans le pays d'Artois, fut choisi pour le lieu où l'on devait
s'assembler. Le cardinal de Lorraine, le connétable de Montmo-
rency et le maréchal de Saint-André s'y trouvèrent pour le Roi ;
le duc d'Albe et le prince d'Orange, pour Philippe II ; et le duc _ 180
et la duchesse de Lorraine furent les médiateurs. Les principaux
articles étaient le mariage de Mme Élisabeth de France avec Don
Carlos, infant d'Espagne, et celui de Madame sœur du Roi, avec
M. de Savoie.

Le Roi demeura cependant sur la frontière et il y reçut la nou- _ 185
velle de la mort de Marie, reine d'Angleterre¹. Il envoya le comte
de Randan à Élisabeth, pour la complimenter sur son avènement à
la couronne ; elle le reçut avec joie. Ses droits étaient si mal établis
qu'il lui était avantageux de se voir reconnue par le Roi. Ce comte
la trouva instruite des intérêts de la cour de France et du mérite de _ 190
ceux qui la composaient ; mais surtout il la trouva si remplie de
la réputation du duc de Nemours, elle lui parla tant de fois de ce
prince, et avec tant d'empressement que, quand M. de Randan fut
revenu, et qu'il rendit compte au Roi de son voyage, il lui dit qu'il
n'y avait rien que M. de Nemours ne pût prétendre auprès de cette
princesse, et qu'il ne doutait point qu'elle ne fût capable de l'épouser. _ 195
Le Roi en parla à ce prince dès le soir même ; il lui fit conter par
M. de Randan toutes ses conversations avec Élisabeth et lui conseilla
de tenter cette grande fortune. M. de Nemours crut d'abord que le
Roi ne lui parlait pas sérieusement, mais comme il vit le contraire :

— Au moins, Sire, lui dit-il, si je m'embarque dans une entre- _ 200
prise chimérique par le conseil et pour le service de Votre Majesté,
je la supplie de me garder le secret jusqu'à ce que le succès me
justifie vers le public, et de vouloir bien ne me pas faire paraître
rempli d'une assez grande vanité pour prétendre qu'une reine, qui
ne m'a jamais vu, me veuille épouser par amour. _ 205

Le Roi lui promit de ne parler qu'au Connétable de ce dessein²,
et il jugea même le secret nécessaire pour le succès. M. de Randan

1. Marie Tudor meurt le 17 novembre 1558.

2. But recherché.

conseillait à M. de Nemours d'aller en Angleterre sur le simple prétexte de voyager, mais ce prince ne put s'y résoudre. Il envoya
 210_ Lignerolles qui était un jeune homme d'esprit, son favori, pour voir les sentiments de la Reine, et pour tâcher de commencer quelque liaison. En attendant l'événement de ce voyage, il alla voir le duc de Savoie, qui était alors à Bruxelles avec le roi d'Espagne. La mort de Marie d'Angleterre apporta de grands obstacles à la paix, l'assemblée
 215_ se rompit à la fin de novembre, et le Roi revint à Paris.

Il parut alors une beauté à la Cour, qui attira les yeux de tout le monde, et l'on doit croire que c'était une beauté parfaite, puisqu'elle donna de l'admiration dans un lieu où l'on était si accoutumé à voir de belles personnes. Elle était de la même
 220_ maison que le vidame de Chartres et une des plus grandes héritières de France. Son père était mort jeune, et l'avait laissée sous la conduite de Mme de Chartres, sa femme, dont le bien, la vertu et le mérite étaient extraordinaires. Après avoir perdu son mari, elle avait passé plusieurs années sans revenir
 225_ à la Cour. Pendant cette absence, elle avait donné ses soins à l'éducation de sa fille ; mais elle ne travailla pas seulement à cultiver son esprit et sa beauté, elle songea aussi à lui donner de la vertu et à la lui rendre aimable. La plupart des mères s'imaginent qu'il suffit de ne parler jamais de galanterie devant
 230_ les jeunes personnes pour les en éloigner. Mme de Chartres avait une opinion opposée ; elle faisait souvent à sa fille des peintures de l'amour ; elle lui montrait ce qu'il a d'agréable pour la persuader plus aisément sur ce qu'elle lui en apprenait de dangereux ; elle lui contait le peu de sincérité des hommes, leurs tromperies et leur infidélité, les malheurs domestiques où plongent les engagements ; et elle lui faisait voir, d'un autre
 235_ côté, quelle tranquillité suivait la vie d'une honnête femme, et combien la vertu donnait d'éclat et d'élévation à une personne qui avait de la beauté et de la naissance ; mais elle lui faisait voir aussi combien il était difficile de conserver cette vertu, que par une extrême défiance de soi-même et par un grand soin de s'attacher à ce qui seul peut faire le bonheur d'une femme, qui est d'aimer son mari et d'en être aimée.

Cette héritière était alors un des grands partis qu'il y eût en France, et quoiqu'elle fût dans une extrême jeunesse, l'on avait déjà proposé plusieurs mariages. Mme de Chartres, qui était extrêmement glorieuse¹, ne trouvait presque rien digne de sa fille ; la voyant dans sa seizième année, elle voulut la mener à la Cour. Lorsqu'elle arriva, le Vidame alla au-devant d'elle ; il fut surpris de la grande beauté de Mlle de Chartres, et il en fut surpris avec raison. La blancheur de son teint et ses cheveux blonds lui donnaient un éclat que l'on n'a jamais vu qu'à elle ; tous ses traits étaient réguliers, et son visage et sa personne étaient pleins de grâce et de charmes.

Le lendemain qu'elle fut arrivée, elle alla pour assortir des pierrieres chez un Italien qui en trafiquait par tout le monde. Cet homme était venu de Florence avec la Reine, et s'était tellement enrichi dans son trafic que sa maison paraissait plutôt celle d'un grand seigneur que d'un marchand. Comme elle y était, le prince de Clèves y arriva. Il fut tellement surpris de sa beauté qu'il ne put cacher sa surprise ; et Mlle de Chartres ne put s'empêcher de rougir en voyant l'étonnement qu'elle lui avait donné. Elle se remit néanmoins, sans témoigner d'autre attention aux actions de ce prince que celle que la civilité lui devait donner pour un homme tel qu'il paraissait. M. de Clèves la regardait avec admiration, et il ne pouvait comprendre qui était cette belle personne qu'il ne connaissait point. Il voyait bien par son air, et par tout ce qui était à sa suite, qu'elle devait être d'une grande qualité². Sa jeunesse lui faisait croire que c'était une fille, mais, ne lui voyant point de mère, et l'Italien qui ne la connaissait point l'appelant Madame, il ne savait que penser, et il la regardait toujours avec étonnement. Il s'aperçut que ses regards l'embarrassaient, contre l'ordinaire des jeunes personnes qui voient toujours avec plaisir l'effet de leur beauté ; il lui parut même qu'il était cause qu'elle avait de l'impatience de s'en aller, et en effet elle sortit assez promptement. M. de Clèves se consola de la perdre de vue dans l'espérance de

1. Fièrè de sa valeur, orgueilleuse.

2. Noblesse des origines et de la famille.

Analyse

Texte 1 : L'arrivée à la Cour

Situation du passage

La galerie de portraits royaux et aristocratiques que *l'incipit* du roman fait défiler a créé le climat de « magnificence et de galanterie » voulu par l'auteure. Passage obligé, le portrait de l'héroïne éponyme du roman doit créer une attente chez le lecteur autour de l'avenir mystérieux de ce personnage ; il est délicat car les portraits précédents — Henri II, sa femme, sa maîtresse, ses filles, sa belle-fille, les princes du sang, les membres de la Cour —, tous élogieux et surchargés en hyperboles sous la plume d'une narratrice fascinée par la Cour, semblent difficilement pouvoir être mis en concurrence.

Composition du passage

La narratrice parvient à ses fins : elle esquisse **le portrait** attendu d'une jeune aristocrate arrivant à la Cour avec les attributs indispensables — la beauté, la naissance — puis enchaîne avec la description plus **surprenante** de l'éducation peu conventionnelle qu'elle a reçue. Elle dégage ainsi un thème majeur du roman, la singularité morale du personnage qui va compliquer son entrée dans le monde.

- **Une figure parfaite d'héritière à marier** La phrase initiale concentre les effets laudatifs : l'arrivée de Mlle de Chartres à la Cour est placée sous le signe de **l'apparition éblouissante**, grâce à l'antéposition du verbe « il parut », par rapport au sujet. Ce groupe sujet « une jeune beauté » désigne d'ailleurs la jeune fille par une **métonymie** d'abstraction qui efface la réalité de la personne au bénéfice de ses qualités. La perfection symbolisée par

la beauté de Mlle de Chartres s'impose comme une évidence unanimement reconnue : la narratrice l'affirme au présent de vérité générale, « l'on doit croire que », et utilise le jugement immédiat de la Cour, experte en « belles personnes », comme argument d'autorité. Décrétée « parfaite » par des spécialistes avares de leur « admiration », l'héroïne est idéalisée, magnifiée, sous le regard d'un microcosme sans lequel aucun personnage n'a d'existence sociale.

Avec trois occurrences dans la première phrase, suivies de trois autres dans la suite du texte, ce terme de « beauté » suggère aussitôt chez le lecteur du temps une curiosité particulière pour cette « héritière » à marier ; si sa beauté est exceptionnelle et ses biens importants, son mariage sera prestigieux. À la Cour, la beauté incite également à la galanterie. Cette vision toute tracée de l'avenir est suggérée par la situation mondaine de l'héroïne, « une des plus grandes héritières de France », et par ses liens de parenté avec le vidame de Chartres dont on sait déjà qu'il « était également distingué dans la guerre et la galanterie. », un beau *zeugma* associant héroïsme et séduction.

• **Une éducation plus sévère que mondaine** Le long passage qui suit (12 lignes) brise l'harmonie de cet horizon d'attente et affirme la singularité du personnage : cette beauté doit s'inscrire dans le cadre de l'éducation reçue par la jeune fille, fondée sur un motif majeur du roman, la quête de la « vertu ». D'emblée Mme de Chartres apparaît comme une figure austère de la « retraite » : son veuvage précoce, « son absence » de « plusieurs années » de la Cour ont fait de cette mère une directrice de conscience entièrement vouée à « la conduite » de sa fille et « aux soins » (c'est-à-dire au souci) de son éducation. Ses qualités célébrées au superlatif — « extraordinaire » — sur le mode oratoire par le rythme ternaire « le bien, la vertu et le mérite » incluent certes la notion matérielle de « bien » au sens de « fortune » mais sont avant tout morales, ce qui, on le verra tout au long de l'œuvre, surprend la narratrice. L'originalité de cette éducation est présentée par le tour symétrique « non seulement... mais aussi » qui en rappelle la double finalité, d'abord mondaine — « l'esprit et la beauté » pour briller en société —, puis morale, ce qui ne va pas de soi dans le monde aristocratique. Mme de Chartres se distingue également de « la plupart des mères » par la **méthode employée** : elle préfère **la force de l'exemple et la lucidité** à la stratégie d'évitement communément adoptée qui consiste à « ne jamais parler de galanterie » devant les jeunes filles. Son programme exigeant est à la hauteur du but visé, lui « donner de la vertu ». Il faut en outre que ladite vertu soit « aimable », c'est-à-dire dans la langue du siècle, **pratiquée sans effort**, ce qui suppose une longue ascèse, autant dire un pari impossible

dans la société mondaine. Pour nous en convaincre, la narratrice décrit sur le mode hyperbolique et redondant les efforts éducatifs consentis : « elle faisait des peintures de l'amour », « elle montrait », en vue « de persuader », elle « contait ». Et c'est à une **vision pessimiste** du monde, et avant tout des « dangers » liés à l'amour, que la jeune fille est invitée par des injonctions morales qui réduisent son horizon à une **division radicale entre le bien et le mal**. L'utilisation du discours rapporté permet à la narratrice de multiplier les **modalisations péjoratives ou mélioratives** suggérant la difficulté de l'entreprise : la jeune fille **doit** être persuadée « plus aisément » ; l'amour se définit par l'antithèse entre « ce qu'il a d'agréable / ce qu'il a de dangereux » ; une **accumulation** rhétorique en forme de **gradation** insiste sur les vices masculin — « peu de sincérité », « tromperies », « infidélités », « malheurs domestiques » —, renforcée par la métaphore « plonger ».

• **Un pari impossible ?** À l'enfer de la « galanterie » l'augustinisme maternel oppose le duo « tranquillité / vertu », un motif qui sera décliné tout au long de l'œuvre sous la forme du « repos », tandis que l'héroïne ira puiser dans « l'énergie » (sens propre du mot « vertu »), les ressources nécessaires pour **refuser les passions**. Cette attitude se veut fidèle à la morale féodale fondatrice de l'aristocratie : une jeune fille qui a le double privilège de « la beauté et de la naissance » se doit de le justifier par « de l'éclat et de l'élévation ». Et pour démontrer les bienfaits de la vie d'une « honnête » femme, le discours indirect recourt à une séquence de trois propositions subordonnées complétives introduites par des termes interrogatifs exclamatifs : « quelle tranquillité », « combien la vertu... », « combien il était difficile... ».

On ne peut s'empêcher de repérer une pointe d'ironie derrière ces exclamations ostentatoires car rien n'était **plus étranger aux mœurs de la Cour**, celle de Louis XIV après celle d'Henri II, « **que d'aimer son mari et d'en être aimée** » et de rechercher le bonheur dans la « vertu ». C'était en revanche une **aspiration féministe** du courant précieux dont Madame de Lafayette est une adepte convaincue. La revendication aristocratique de vertu fait partie par ailleurs des lieux communs familiers au courant moraliste qui traverse l'époque. On pense au vers blanc que Molière met dans la bouche du père de Don Juan, outré par les transgressions de son fils : « La naissance n'est rien où la vertu n'est pas. » Mais ce type de maxime, pessimiste, vise surtout à flétrir la corruption d'une société où personne ne respecte plus les règles morales et où les mauvais exemples fleurissent. Une injonction superlative paralysante va habiter le cheminement de l'héroïne vers l'idéal d'une « honnête femme » : « une extrême défiance de soi-même » en écho à son « extrême jeunesse ».

• **Une obligation mondaine : le mariage** L'ironie discrète de la narratrice se voit d'ailleurs confirmée par le dernier paragraphe du texte centré sur la réalité de la Cour — où sa mère décide quand même de « mener » Mlle de Chartres. La narratrice tempère par un superlatif moins flatteur les vertus « extraordinaires » de Mme de Chartres. Cette mère exemplaire ne résiste pas aux tentations de l'amour-propre puisqu'elle est « extrêmement glorieuse ». Dans la langue du XVII^e siècle et notamment de la tragédie, être soucieuse de sa « gloire » est une notion complexe chargée de connotations positives — exigence, sens de l'honneur, sublimation des passions — et négatives puisqu'elle renvoie à une morale de l'orgueil fondée sur des privilèges de caste. Or la vertueuse Mme de Chartres introduit sans hésitation sa fille sur le marché matrimonial de la Cour stimulé par son arrivée : « Cette héritière était un des grands partis qu'il y eût en France ». L'intérêt financier et mondain qu'elle représente est cautionné par la rapide évaluation d'une voix autorisée, celle du vidame de Chartres : tous les attributs de la réussite sont là, beauté conforme aux canons de l'époque, « blancheur du teint et cheveux blonds », la jeunesse — elle a seize ans —, mythifiés par une aura exceptionnelle. Deux rythmes binaires saluent sur le mode lyrique : « son visage et sa personne » qui incarnent « la grâce et le charme » et semblent la vouer à une réussite sans nuages.

Conclusion

Cette présentation de l'héroïne entraîne d'emblée le lecteur dans les deux directions concurrentes et divergentes qui donnent au roman son originalité. Sur le plan romanesque, on peut s'attendre à une union prestigieuse compliquée par des aventures amoureuses. Mais la narratrice trouble le jeu : entre deux passages conventionnels dans un roman historique, le long développement sur l'éducation morale de la future princesse annonce le dilemme fondamental du roman. Nous ne savons rien de la personnalité de Mlle de Chartres mais tout sur le rôle écrasant joué par sa mère, moraliste absolue et marieuse sans scrupules. Que vaut cette éducation ? Est-elle héroïque ? étouffante ? exaltante ? puritaine ? Et surtout, comment l'individualité fragile de cette ingénue de seize ans va-t-elle affronter les passions et les intrigues de la Cour, et pour quelle issue ?

**MADAME
DE LAFAYETTE**

La Princesse de Clèves

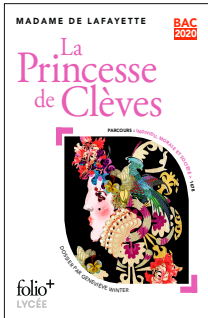
L'arrivée de Mlle de Chartres, future princesse de Clèves, à la cour des Valois est un éblouissement : l'éclat de sa beauté n'a d'égal que celui de sa vertu. Mais l'amour, tapi, la guette. Véritable plongée dans une conscience en proie au dilemme, le roman pose cette question cruciale : entre la passion, promesse d'un bonheur honteux, et la vertu, assurance d'une vie digne mais austère, que choisir ?

Au fil du recueil :

- 2 analyses de textes
- 1 commentaire de texte

Le dossier est composé de 8 chapitres :

- 1 Histoire littéraire** : Préciosité et pessimisme
- 2 Madame de Lafayette et son temps**
- 3 Présentation de *La Princesse de Clèves***
- 4 Les mots importants de *La Princesse de Clèves***
(la Cour / la retraite ; galanterie / vertu ; passion / raison)
- 5 Préparation à la dissertation**
- 6 La grammaire**
- 7 Groupement de textes** : Individu, morale et société
Joseph Bédier, *Le roman de Tristan et Iseut*
Abbé Prévost, *L'Histoire du chevalier Des Grieux et de Manon Lescaut*
Honoré de Balzac, *Le Lys dans la vallée*
Louis Aragon, *Aurélien*
- 8 Exercices d'appropriation**



La Princesse de Clèves
Madame de Lafayette

Cette édition électronique du livre
La Princesse de Clèves de Madame de Lafayette
a été réalisée le 11 septembre 2019 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072858895 - Numéro d'édition : 356278).
Code Sodis : U28975 - ISBN : 9782072862069.
Numéro d'édition : 357486.